

dans la salle, il y eut de longues acclamations. M. Delorme porte la santé de la province de Québec et annonce M. Bourassa. Une manifestation enthousiaste a lieu. M. Bourassa se lève, mais il doit attendre le calme avant de répondre à la santé de la province de Québec. Comme le bruit meurt enfin, il prend la parole. Tout d'abord, il commence par rapporter à la province de Québec les applaudissements qui l'ont accueilli, disant qu'ils s'adressent à celle qu'il représente ici ce soir, "à la vieille province mère des autres, à la plus vieille patrie française sur le sol d'Amérique, à la source principale de la langue et de la civilisation françaises au Canada." L'orateur, qui déjà s'anime, indique d'un mot le rôle historique glorieux de cette vieille province, tantôt fidèlement française et puis, après l'abandon de la France, si loyalement britannique, si dévouée à la conservation du drapeau anglais, sous les murs de Québec comme sur les berges de la rivière Châteauguay. "Québec a peut-être, dans le passé, alors que les fonctionnaires de la France, les grandes familles françaises qui l'habitaient, et les garnisons françaises repassaient les mers, oublié, dans l'ardeur de la lutte pour la vie, son rôle à l'endroit des autres groupements franco-américains, dit l'orateur. Mais elle s'est reprise, elle se demande maintenant quel est son rôle pour l'avenir, elle sent la voix du devoir et de l'autorité qui éclaire, non qui domine, mais qui conseille, guide et dirige sagement, elle se sent le droit de parler haut et ferme, parce que, à cause de ses sacrifices innombrables, dans les années dures, elle s'est révélée comme un précurseur national."

L'assistance applaudit longuement ce passage. Et l'orateur continue: "Québec a gardé son coin de terre, mais elle a dû rompre avec ses habitudes politiques, sociales, nationales; elle s'est agenouillée près d'une source nouvelle dont elle a bu les eaux, confondues avec celles de la claire fontaine française; elle n'a pas laissé s'éteindre sa flamme d'apostolat; elle a, comme par le passé, promené partout les flambeaux de la charité et de la civilisation française, qui risquaient de s'éteindre sur le sol nord-américain. Les nobles étaient partis pour la France, — et nous les comprenons, nous les excusons, car ils préféraient à leurs biens d'ici la patrie française, et qui les blâmera? — les fonctionnaires français aussi avaient abandonné Québec, pour aller servir ailleurs, et il ne restait ici que le clergé et les paysans, en face d'une rude tâche. Honneur aux prêtres vaillants qui, sous leur soutane de missionnaires, portaient un cœur français et qui, cependant, malgré leur patriotisme ardent, — car la soutane n'abrite-t-elle pas des cœurs intensément patriotes? — restèrent loin de la France, pour servir avec les humbles que furent nos pères! L'opération douloureuse de la séparation se fit, entre le Canada et la France, dans un déchirement profond; mais, depuis, une page unique d'espoir s'écrivit, tracée du sang des Canadiens-français versé pour la Grande-Bretagne.